

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le Grand prix de Paris sert toujours de prétexte à de nombreuses réunions. Il est d'usage de ne pas quitter Paris avant cette époque, et les élégantes châtelaines qui ont été forcées de retourner plus tôt dans leurs terres reviennent, chaque année, pour cette solennité hippique où l'on fait assaut de toilette et à laquelle il est de bon ton d'assister.

Depuis ce printemps surtout on remarque une certaine lutte d'élégance entre les femmes du monde et celles qui n'en sont pas; autrefois ces dernières seulement osaient toutes les excentricités et on les reconnaissait facilement aux détails exagérés de leur toilette. Leurs chapeaux avaient une forme audacieuse et provocante, leurs robes étaient drapées d'une façon spéciale, leurs corsages irréprochables ne laissaient rien ignorer de la perfection de leur taille, les nuances claires et voyantes semblaient leur être tout particulièrement destinées, et il n'est pas jusqu'à leurs bottines qui se reconnaissent à la hauteur des talons. Que les temps sont changés et qu'il est difficile maintenant de ne pas se tromper! Les femmes du monde sont d'une élégance incomparable; teintes nouvelles, formes de robes et de chapeaux semblent n'avoir pas d'autre but que d'embellir toutes les femmes: c'est ce qui explique la quantité de jolies personnes qu'on rencontre à chaque instant. — Au Derby, les dames du monde aristocratique et de la finance ont écrasé les plus élégantes demi-mondaines; ce triomphe, un peu onéreux pour les maris, s'est renouvelé au Grand prix, où s'est trouvé réuni tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus ravissant au point de vue du goût, de la distinction et de l'élégance. Le retour des courses avait l'air d'une véritable féerie: les chapeaux surtout faisaient merveille, autant par la diversité des formes que par la richesse des garnitures. On peut dire que l'art des fleurs artificielles est

arrivé à son apogée, et certaines guirlandes nous ont paru de véritables chefs-d'œuvre d'exécution.

Les concerts des Champs-Élysées sont très-suivis depuis les chaleurs et, chaque soir, on peut assister à l'exhibition de toilettes fraîches et nouvelles, complétées par d'élégantes confections.

Ces confections, de teintes claires, surchargées de broderies et de riches passementeries, peuvent servir de sorties de bal et de théâtre l'hiver. On les fait en sicilienne, cachemire double ou petit drap léger.

La mante à capuchon, le dolman à manches tombantes, garnis de broderies soutachées, de plumes et de franges, sont toujours les deux formes préférées des élégantes, ainsi que la longue ronde ajustée derrière à la taille et dont les manches sont formées naturellement par la coupe.

Cette ronde a beaucoup de genre, mais elle est plus particulièrement destinée aux robes à traine, comme toutes les confections un peu longues qui ont pour but de donner grand air à la tournure.

Certaines broderies orientales mélangées d'or et d'argent produisent un grand effet sur ces confections que l'on fait aussi riches et aussi élégantes que possible.

On remarque aussi aux concerts des Champs-Élysées beaucoup de robes de mousseline blanche brodées, à demi-traine, avec longues et larges ceintures dont les boudes dépassent la cuirasse derrière. La cuirasse de faille claire produit un charmant effet sur les jupes de mousseline blanche; elle amincit sensiblement et donne beaucoup d'élégance à la taille; nous en avons vu plusieurs ornées de broderies perlées de jais ou de perles d'acier bleu, à l'aspect séduisant et irrésistible sur la mousseline blanche.

Signalons aussi certaines tuniques ou polonaises à succès, complètement composées de broderies anglaises ou de roues



P. N° 211. — BONNET DE LINGERIE POUR DAME AGÉE.

festonnées à jour sur batiste bleu pâle, bleu foncé, écrue, mauve ou blanche. Ces tuniques ou polonaises, drapées sur jupons de faille ou de foulard croisé de même teinte, constituent des costumes habillés d'une grande richesse, malgré leur aspect un peu négligé; on en complète l'élégance par des coquillés de valenciennes rehaussés de nœuds de ruban de même teinte que la jupe et le corsage de dessous, qui se fait décolleté en cœur, à épaulettes étroites et montantes. Tout à fait au goût du jour, les tuniques de mousseline blanche garnies d'entre-deux et de hautes valenciennes se porteront encore tout l'été, mais on les réserve pour les toilettes très-habillées.

Si les robes de toile grise et de batiste grise, écrue ou bleu foncé, garnies de bandes de broderies, n'avaient pas été très à la mode depuis l'année dernière déjà, elles auraient été consacrées par le Derby, où les élégantes semblaient avoir adopté, de préférence, ces costumes un peu négligés, simples et de bon goût. En fait de costumes négligés, on en fait de charmants et d'une solidité à toute épreuve en mohair gris clair ou gris foncé, ornements de bisis de foulard écossais ou à damier noir et blanc. Nous avons déjà parlé de cette nouveauté lors de son apparition, mais elle a obtenu un trop grand succès pour que nous négligions d'insister de nouveau sur cette heureuse innovation.

Le mohair est d'un excellent usage, mais il faut l'orne-menter avec goût, si l'on veut qu'il échappe à la vulgarité.

Les personnes qui habitent à la campagne l'été ne sauraient se dispenser du *cache-poussière* de toile ou de mohair qui se fait avec beaucoup de genre dans les maisons anglaises. Ce vêtement, dont l'utilité se comprend aisément, est aussi indispensable que le water-proof par les temps pluvieux. C'est avec intention que nous répétons cette recommandation qui pourrait passer inaperçue, si nous n'insistions pas de nouveau sur les services constants que peut rendre cette confection d'outre-Manche.

Il existe trois vêtements qui doivent se trouver dans toute garde-robe des femmes du monde: la rotonde ou la pelisse doublée de fourrure pour le froid, le water-proof de drap pour la pluie, et le cache-poussière pour les promenades en voiture et les voyages. Leur forme ne saurait varier, puisque avant tout elle doit être essentiellement pratique. A Paris, les cache-poussières sont moins nécessaires, puisque toutes les promenades sont arrosées; on les remplace par des manteaux de voiture fort élégants.

Ne pas oublier qu'en fait de coiffures, le catogan est actuellement le dernier mot du genre.

LOUISE DE TAILLAC.

#### Description de la planche P. n° 211.

(Voy. page 280.)

COIFFURE DE LINGERIE POUR DAME AGÉE. — Cette coiffure est composée de blonde blanche formant pouff sur la tête; deux longues barbes retombent par derrière; des nœuds de faille pervenche sont entremêlés dans la blonde. Une touffe de pervenches est posée devant, un peu de côté; touffe semblable derrière.

#### Description de la planche coloriée n° 1148 D.

1. Chapeau *Poola* en paille de riz noire garni de gaze parisienne avec plume de côté et nœud de gaze au milieu, guirlande de roses églantines en dessous.

2. Même chapeau, vu de l'autre côté avec touffe de roses au pied de la plume.

3. Chapeau *paysanne* en paille de riz blanche, la passe doublée de velours bleu avec ruche de tulle en diadème et touffe de roses de côté. Torsade de velours bleu et nœud de velours sur le côté du chapeau, qui est complété par une plume amazone rejetée derrière.

4. Chapeau forme *Greuze* en paille de riz grise, garni de foulard Surah de deux tons, piquet de lilas derrière et aigrette de lilas sur le devant.

5. Chapeau *Léopold Robert* en paille jaune, garni de velours violet, relevé sur le côté par une gerbe d'épis et un bouquet de fleurs des champs. Touffe de fleurs des champs de côté et nœud Louis XV tombant derrière.

#### Description de la planche coloriée n° 1150 B.

Substituée à la planche N° 1148 D, pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

1. Robe de mousseline à rayures blanches et violettes; le jupon à traine garni de deux volants froncés en biais et d'un volant plissé au milieu. Tunique carrée devant et derrière, ornée d'un petit volant tuyauté surmonté d'un entre-deux de guipure sur ruban de faille violette; nœuds de faille sous chaque poche derrière. Corsage à longues basques devant, courtes et plissées derrière; collerette tuyautée et nœud de ruban sous la collerette; manches à coude. — Chapeau de paille d'Italie (forme bergère), orné de ruban et d'une touffe de marguerites des champs.

2. Robe en foulard bleu pâle et mohair gris-feutre; la jupe garnie de petits volants et de bouillonnés alternés gris et bleus. Tunique drapée en écharpe devant et retombant derrière à 20 centimètres du bas de la jupe. Cette tunique est relevée en pouff. Casaque ajustée à col et revers doublés de bleu pâle, boutons bleu pâle sur le devant de la casaque et aux poches; au bas des manches, parement formé par deux plis doublés de bleu, plissé de foulard bleu en manchette. — Chapeau de paille d'Italie garni de bleu et d'une touffe de fleurs roses. — Souliers de chevreau de même teinte que le mohair gris. — Ombrelle-canne, style Pompadour.

### GRANDE PRIME

#### DU "MONITEUR DE LA MODE"

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C<sup>ie</sup>, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C<sup>ie</sup> à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

## REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Nos lectrices savent déjà, les unes pour y avoir assisté, les autres par oui-dire, que les courses de Chantilly ont été très-brillantes, surtout le jour du derby. Favorisées par un temps splendide, elles ont attiré l'élite de la société parisienne la plus élégante, et un fait incroyable s'il en fut, c'est que les femmes du monde étaient beaucoup plus élégantes que les autres. La toilette d'une grande dame russe captivait tous les regards, et il est juste d'ajouter qu'elle méritait bien une attention particulière; cette toilette était le résultat d'une gageure gagnée, et voici dans quelles circonstances.

Après avoir gagné une « discrétion » à quatre de ses chevaliers servants, la dame leur avait demandé de lui composer, pour le derby, une toilette complète, depuis les bottines jusqu'au chapeau. Ces messieurs se sont conduits en grands seigneurs; le costume coûtait 20 000 francs. Nous ne parlons que de la robe, qui était complètement voilée de dentelle noire du cru, car les bas et les jarrettières valaient 3000 francs; les fermoirs, en or mat, étaient rehaussés de petites pierres fines. Inutile de vous dire que jupons et bottines étaient à l'avant.

Voilà une « discrétion » qui pourrait, à plus juste titre, s'appeler une indiscretion, et qui explique l'attrait de curiosité qu'offrait la toilette de cette grande dame étrangère.

La manie du sport est tellement répandue à Chantilly, où l'on semble ne vivre qu'au point de vue du cheval, que l'on m'a montré un épicier de l'endroit qui possède, ou possédait, — je ne sais plus au juste, — une écurie d'entraînement, et un boucher qui, non content de saigner les moutons, d'écorcher les veaux et d'assommer les bœufs, fait encore courir les chevaux. Être boucher et *gentleman rider*, voilà certes une singulière anomalie.

Les coiffures nouvelles ont fait sensation au derby. Les cheveux sont encore élevés sur le sommet de la tête, mais plus tombants derrière. Les nattes ont remplacé les boucles, et les élégantes ont adopté une seule large natte partant du milieu de la coiffure, tombant dans le cou, relevée et retenue par un nœud de ruban: c'est le vrai catogan des incroyables. Telle est la coiffure à la mode cette saison; elle remplace définitivement les boucles et les frisures, qui ne se porteront qu'avec les toilettes du soir.

La mode des faux cheveux s'insinue jusque dans les classes rurales. A ce propos, on nous racontait, l'autre jour, un fait caractéristique.

Deux simples paysannes, tentées par le démon de la coquetterie, avaient depuis longtemps le plus vif désir de s'orner la tête du chignon à la mode. Elles en perdaient le boire et le manger. Malheureusement, leurs minces ressources ne leur permettaient pas de s'offrir un pareil luxe (car les faux cheveux sont horriblement cher par le temps qui court).

Comment faire pour réaliser ce doux rêve sans qu'il en coûtât rien? Après de mûres délibérations, leur parti fut pris, et elles décidèrent que, puisqu'il leur était impossible de se passer plus longtemps de ce trop cher chignon, elles trouveraient bien le moyen de s'en procurer un quand même, et l'on va voir ce qu'elles imaginèrent.

Un soir, après s'être faufilées dans une écurie et armées de ciseaux, nos coquettes champêtres coupèrent la queue de deux chevaux et, ornées de leurs trophées, heureuses et fières, elles revinrent chez elles, n'ayant plus qu'une pensée, celle de se confectionner, au plus vite, l'objet de leurs violentes aspirations.

Je vous laisse à juger de l'étonnement du propriétaire des chevaux, lorsque, le lendemain, il vit ces pauvres bêtes complètement dépourvues de leurs queues. A force d'interrogations, il finit par découvrir les coupables et les assigna devant le juge de paix, qui les condamna chacune à 25 francs de dommages-intérêts. C'était juste, mais cruel pour les pauvrettes, qui à ce prix auraient pu avoir deux beaux chignons en vrais cheveux et non pas en crin. A moins, cependant, que la finesse de leurs cheveux ne se soit beaucoup mieux accommodée de ce nouvel et original assortiment! Cette dernière supposition n'est pas aussi invraisemblable qu'on pourrait le croire.

Comment les paysannes échapperaient-elles à la contagion d'élégance qui envahit toutes les classes de la société? Jamais l'art d'embellir la beauté n'avait atteint un si haut degré de perfection. Toutes les coquettes, c'est-à-dire presque toutes les femmes, ont maintenant les sourcils très-bien arqués, des yeux d'Andalouse, un teint blanc et rose comme celui des petites poupées de porcelaine, et des cheveux d'un blond neigeux, crépés ou nattés. La beauté vraie est tellement rare qu'on n'y croit pas. Il est tout à fait inutile d'avoir de beaux cheveux: personne ne veut supposer qu'ils soient naturels. On se fait des ongles roses, et des mains blanches... à rendre le marbre jaloux.

Les hauts talons des petits souliers ont le talent de cambrer le pied; les corsages Louis XV, garnis de ruches et de bouillonnés, donnent un peu d'illusion sur les femmes maigres, tandis que les cuirasses et robes princesses amincissent celles à l'égard de qui la nature s'est montrée prodigue. Bref, la coquetterie féminine n'a plus de bornes, et pour rester jeunes et belles le plus longtemps possible, les femmes seraient capables des plus grands sacrifices.

Les concerts des Champs-Élysées attirent chaque soir un monde fou; c'est le seul endroit où les familles puissent entendre de bonne musique, sans craindre l'envahissement ordinaire de la mauvaise compagnie. Avant l'organisation de ces concerts, les femmes honnêtes ne savaient où passer leurs soirées d'été, ni où conduire leurs filles; mais le parti qu'on a pris d'en défendre l'entrée à toute femme équivoque a fait de ces concerts un lieu de rendez-vous élégant, parfaitement composé et où l'on passe de délicieuses soirées.

La mode est aussi aux ventes. Pendant tout l'hiver et même ce printemps, la salle des commissaires-priseurs a été le rendez-vous des collectionneurs de toutes sortes.

Je me demande pourquoi, depuis nombre d'années déjà, cette passion des ventes a pris une si grande importance. Est-ce donc que les vrais amateurs se font spéculateurs, — ce que je ne puis croire de quelques-uns, — ou bien le dégoût les prendrait-il de posséder de si belles œuvres?... Pour quelques-uns encore, je ne saurais l'admettre. Alors, quoi? J'avoue que je n'y comprends absolument rien, que je cherche et que j'attends des éclaircissements qui ne viendront peut-être jamais.

Il y a à cela un côté triste et regrettable: c'est que l'on connaît le gîte de tels ou tels chefs-d'œuvre, et que tout à coup on ne le connaît plus. Il faut chercher, il faut attendre que les indiscrets parlent, ou souvent, hélas! que l'annonce du commissaire-priseur vous apprenne de nouveau la vente prochaine d'une toile ou d'une statue, dont on poursuivait vainement la trace.

L'exposition d'Alsace-Lorraine nous a permis de contempler de nombreux chefs-d'œuvre artistiques, mais combien d'autres ont émigré en Amérique, pour ne plus nous revenir!

ANNE DE THOMEREYS.

## LA VIE PARISIENNE

La saison de l'émigration aux eaux et aux champs, pour le monde parisien, n'arrive guère qu'après le Grand prix de Paris, et encore, ce prix couru, bien des familles, que leur grandeur législative retient à Versailles, animeront les bords de la Seine de leur présence. En attendant, rien n'est plus charmant que l'emploi mondain des temps ensoleillés que nous traversons.

Partout on organise des journées champêtres pleines d'un attrait particulier. On part de bonne heure, les femmes en cotillon court et petit chapeau, les hommes en costume de fantaisie. On arrive dans quelque village des environs de Paris, et vous savez si Paris possède une riche et riante banlieue : Enghien, Saint-Germain, Meudon, la vallée d'Orsay, Andrecies, Luciennes, Saint-Cloud, Versailles, Maisons-Laffite, Chantilly, Compiègne, que sais-je encore ? On élit domicile à quelque restaurant champêtre ou dans une maison amie de l'endroit. Le voyage donnant de l'appétit, on mange franchement et non du bout des dents comme chez soi. Après déjeuner, promenade dans une de ces forêts dont les environs de la capitale sont si riches, ou excursion dans quelques châteaux renommés : ceux-ci à cheval, et à cheval de louage, ce qui devient un surcroît de divertissement ; celles-là en voiture découverte. On rentre, et alors d'autres plaisirs vous attendent : les courses sur l'eau, le tir à la carabine et au pistolet dans les baraques foraines et *tutti quanti*. Puis les femmes se plantent une fleur naturelle dans les cheveux, et l'on dîne pas trop tard, afin d'allonger la soirée. La table quittée, on a, selon les milieux, la ressource du billard, du concert, de la sauterie sans prétention, et, le moment du départ venu, on ne se quitte qu'en se consolant par un cordial et prochain : au revoir !

Il y a encore les excursions au moyen d'un bateau-mouche loué spécialement dans ce but, avec diner servi à l'abri d'une tenté sur son pont, qui mérite une mention sérieuse.

En somme, la chaude saison passée à Paris est infiniment moins désagréable qu'on ne serait tenté de le supposer, et vous verrez qu'on en arrivera à faire, comme les Anglais, de notre capitale une ville d'été. Avec ses Champs-Élysées et son bois qu'embaume une brise douce et chargée d'opopanax, ses environs si variés et si pittoresques, ses ressources réfrigérantes multipliées, Paris offre, malgré la chaleur, une existence fort sortable. Et puis, en optant pour Paris toute l'année, on évite la question du choix du déplacement. Préférera-t-on les Pyrénées ou la Normandie, Dieppe ou Vichy ? Devant les promesses et les séductions dénombrées par les catalogues des bains en vogue, on ne sait auquel se fixer. Les vrais malades seuls sont tranquilles ; au moins, ils savent où diriger leurs pas, de par la Faculté.

Et encore, la Faculté est-elle un guide bien sûr ? En fait de stations thermales, disait une fois le docteur Trousseau, prenez ceci pour principe : « toutes les eaux font du bien aux gens bien portants, pourvu qu'ils ne les prennent pas.... » Voilà un mot que bien des gens feront sagement de se rappeler avant de boucler leur valise.

Un accident singulier (heureusement il s'est borné à la singularité) a troublé, ces jours derniers, une fête intime que donnait madame Augustine Brohan, pour célébrer son retour de Bruxelles et sa réinstallation à Ville-d'Avray, dans cette délicieuse villa où la grande comédienne s'est créé trop tôt des loisirs.

Comme le diner finissait, la maîtresse du logis fut prise d'une faiblesse soudaine ; cet éclat de rire que les échos de la

Comédie-Française ne retrouveront jamais, hélas ! s'arrêta brusquement, et voilà Suzanne pâmée, ne bougeant non plus qu'une morte.

Grand effroi ; on s'empresse. L'évanouissement persiste. Soudain l'un des convives, M. le comte de \*\*\* , s'avise de remarquer la toilette d'Augustine, qui est d'un vert superbe, — une de ces nuances obtenues par des procédés nouveaux.

C'est un trait de lumière : cette indisposition subite n'est peut-être autre chose qu'un commencement d'empoisonnement causé par l'acétate de cuivre ou par quelque autre substance minérale employée dans la teinture de l'étoffe.

Quelqu'un ayant fait observer que le contre-poison le plus naturel d'une toilette verte est une toilette blanche, le remède fut appliqué aussitôt, et avec plein succès. Et la fête de reprendre.

La moralité de ceci a été tirée souvent : défiez-vous du vert dans les vêtements comme dans les tentures. C'est une nuance proscrite dorénavant à Ville-d'Avray, où les arbres seuls garderont le droit d'être verts. Par exemple, ils en abusent d'une façon si charmante !...

Un gentil mot de Bébé causant avec sa grand'mère :

— Je te trouve jolie ma bonne maman.

— Plus maintenant : je suis vieille et j'ai les cheveux blancs.

— Non, pas blancs, bonne maman, blonds pâles.

A. Z.

## FANCY-FAIR

Grâce à l'esprit de charité des dames patronnesses de la Société maternelle, Paris a pu connaître, ce mois-ci, un des divertissements les plus chers aux grandes dames anglaises, et notamment à la princesse de Galles : le *Fancy-Fair* ou foire de fantaisie au profit d'une œuvre de bienfaisance. La fête donnée dans le jardin du concert des Champs-Élysées avait été si bien comprise dans son ordonnance et ses agencements et a obtenu un succès tel, qu'il a été immédiatement question d'en donner une seconde représentation au bénéfice d'une institution de philanthropie ouvrière.

Je n'ai plus à vous peindre, après la publicité donnée par les journaux, le panorama de la fête, ses boutiques tout enguirlandées de feuillages et de fleurs recouvertes de parasols de nuance diverse pour chacune, ses chevaux de bois et ses balançoires, son bal d'enfants aux sons de la musique de la garde municipale, enfin sa tombola, un des grands succès de la journée.

En voyant nos grandes dames se multiplier auprès du public, en faveur de l'œuvre de charité qu'elles patronnent, je me rappelais une grande dame anglaise, lady G..., qui, de l'autre côté du détroit, vient de faire une œuvre à peu près analogue, mais en y mettant une pointe d'originalité qui mérite d'être citée. Voulant soulager la misère des ouvriers des chantiers de Depfort, lady G... a loué, pour un certain temps, les salons de rafraîchissement du théâtre de Greenwich, et tous les soirs on pouvait la voir, assistée de deux pages, servant les verres de limonade ou de brandy à ceux qui se présentaient. Vous jugez si l'affluence fut considérable et si les ouvriers eurent à se louer de l'initiative de lady G...

Les toilettes des vendeuses et acheteuses du *Fancy-Fair* de la Société maternelle ne formaient pas le spectacle le moins attrayant de la réunion. Comme coupe d'habillement, on remarquait beaucoup la façon des jupes de gaze ou de mousseline, faites unies sur dessous de faille de couleur claire, avec entre-deux de guipure perlée de jais au-dessus de l'ourlet ; deux

larges rubans, partant en quille de la ceinture, viennent s'attacher en un nœud double derrière, sur la jupe. La princesse Radziwill était ravissante de grâce juvénile sous un costume de ce genre.

Le taffetas de couleur changeante entrant dans la composition des toilettes de mousseline blanche, pour le corsage et les nœuds sur la jupe, est une innovation aussi à noter. On retourne ainsi en plein XVIII<sup>e</sup> siècle : il ne manque, pour compléter le costume, que les mitaines longues en filet noir. Réurrection également des beaux temps de Trianon, le large chapeau de paille à plumes blanches, que portait si magnifiquement la comtesse Louise de Mercy-Argenteau. Comme pendant, la jeune princesse Colonna offrait, sur sa tête brune, le chapeau Pamela, cette coiffure si seyante et si poétique.

Une exhumation peu heureuse, en revanche, est celle de l'écharpe qui se montrait sur les épaules de plusieurs jeunes femmes, notamment de deux des plus jolies ladies de la colonie anglaise à Paris. Il est des modes rétrospectives dont il faut se défier. Avant de s'affubler de l'écharpe de leurs bis-aïeules, nos aimables contemporaines feront sagement d'en revoir les portraits. Il n'y a pas de grâce, si achevée qu'elle soit, qui triomphe de l'écharpe. Madame Récamier, elle-même, y a succombé, et les portraits à écharpes, fussent-ils d'Ingres ou de Gérard, ne se peuvent guère regarder sans prêter au sourire.

Je n'aime pas non plus cette mode qu'on voudrait faire prendre de porter au cou, pour les femmes, la croix émaillée ou diamantée d'un ordre reçu par leurs maris, ou sur une robe montante une agrafe d'émail à laquelle est suspendue une brochette de décorations puisées aux mêmes sources. Il y a déjà quelque temps que cette innovation fut tentée dans la société aristocratique de Paris, et y reçut un tel accueil qu'elle ne saurait plus être aujourd'hui l'apanage que de certaines individualités féminines d'outre-Océan. Notre vieille société française, en effet, si soucieuse de tout ce qui est le symbole de la gloire et de l'honneur, ne pouvait admettre qu'une femme se fit un hochet du témoignage de la noblesse et de l'illustration des siens, et descendit à cette coquetterie d'enseigne de se tailler un nœud de cou dans son blason. Chacune des croix dont une femme se pare en pareil cas est l'emblème d'une gloire ou d'un mérite pour ceux qui ont fait grand le nom qu'elle porte; tel de ces rubans est le prix du sang coulé de la poitrine héroïque sur laquelle il a brillé; tel autre est l'image d'un dévouement admirable envers une famille souveraine : tous, en somme, figurent un trait de courage ou de vertu; les abaisser au rang d'un ornement de toilette, c'est porter atteinte à la dignité même de ceux qui les ont obtenus.

Voilà ce que le vrai monde français a senti et c'est pourquoi, répudiant la mode en question, il la laisse aux femmes dont les familles battant neuf n'en sont encore qu'à la gloire et non pas à la gloire.

Eugène CHAPUS.

## THÉÂTRES

GYMNASÉ. — Est-ce bien, comme le croit un de nos confrères, parce qu'à cette époque de chaleur on sent le besoin d'émotions douces, calmantes, et d'une fraîcheur salutaire, que les pièces les plus morales et les plus vertueuses se produisent ordinairement l'été? Nous n'oserions l'affirmer, mais le fait matériel est exact, et la comédie en un acte de MM. Louis Leroy et Delacour, *Une femme qui ment*, en est un nouvel et heureux exemple.

Paul Clavières est marié à une jeune femme charmante qui l'adore. Comment se fait-il que cette honnête personne essaye

de faire croire à son mari, à l'instar de l'héroïne des *Lionnes pauvres*, que c'est au moyen d'un billet de loterie qu'elle a pu se procurer la jolie pendule Louis XVI qu'elle a réellement achetée chez Tahan, et que le joli châle de dentelle qu'il admire n'a été payé par elle que trois cents francs, alors qu'il vaut plus du triple? Il y a bien là de quoi mettre martel en tête à un homme avisé... Heureusement l'énigme est facile à déchiffrer et le soupçon ne saurait tenir longtemps : lorsqu'elle se maria, Clémence reçut en cachette, de son parrain, une somme de cinq mille francs pour ses petites dépenses, et, en femme qui ne sait pas compter, elle a dépensé au gré de sa fantaisie; une partie même de la somme a servi à acquitter une dette de garçon de son mari. On juge si, en découvrant la vérité, Paul se hâte d'embrasser sa femme.

C'est la toute jeune mademoiselle Legault qui joue le rôle de Clémence, et elle le joue avec une grâce adorable. Landrol est un bon jeune mari, mais le rôle est peu important.

SALLE DES FAMILLES. — Portons à l'actif du petit théâtre de la cité du Retiro (30, rue du Faubourg-Saint-Honoré) deux succès de bon aloi. MM. Max Troil et Corthey feront certainement mieux que *Ce que femme veut* et *L'Âne de Buridan*; mais il est de bon augure pour eux d'avoir fait applaudir à tour de rôle un acte rempli de promesses.

Hop-Frog.

## BEAUX-ARTS

Nous nous faisons un plaisir de signaler à l'attention des amateurs une fort belle exposition qui a lieu en ce moment au Cercle artistique et littéraire de la rue de la Chaussée-d'Antin, 29, et qui doit durer jusqu'à la fin du mois.

Cette exposition comprend les principaux dessins, fusains et eaux-fortes qui composent l'œuvre si considérable de M. Maxime Lalanne, dont le nom et le talent se recommandent par les nombreuses illustrations dont il a enrichi une foule de recueils artistiques.

À côté de dessins d'après nature, reproduisant avec une rare vérité des vues prises en Bretagne et en Normandie, — à côté de superbes eaux-fortes qui placent M. Maxime Lalanne au premier rang parmi les aquafortistes de notre temps, et qui constituent une intéressante série de *Souvenirs artistiques du siège de Paris*, — nous n'avons pu nous défendre d'admirer particulièrement la magnifique collection de fusains dus à l'éminent artiste. Il y a longtemps que, pour la première fois, nous avons loué son talent en ce genre où il est passé maître, et il suffit de considérer la *Baie des trépassés* pour voir quelles ressources il en sait tirer. Un peintre, armé de la plus riche palette, n'eût pas rendu de façon plus vivante, avec plus de vigueur et de clarté, ce tableau d'une mer en courroux. *Le Sinistre dans le port de Bordeaux* nous a fait assister, pour la seconde fois, à ce terrible événement dont nous avons été témoin, et telle est la vérité du tableau qu'un moment nous avons oublié la main de l'artiste pour ne plus voir que les navires en feu.

Citons encore, dans une gamme plus douce, plusieurs pages charmantes, adorablement éclairées, empruntées au *Parc de madame de Balzac*, à *Villeneuve-Saint-Georges*. Nous en aurions bien d'autres à y ajouter, si nous pouvions épuiser le trésor de M. Maxime Lalanne; mais nos lecteurs feront mieux d'aller le visiter, et nous ne saurions trop les y engager.

Robert HYENNE.

## DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 424).

1. Costume de promenade en faille et tissu indien de deux tons. Jupe ras-terre en faille, garnie devant d'un tablier bouillonné et drapé en étoffe de l'Inde souple et soyeuse; volant froncé dans le bas de trente centimètres, surmonté d'un biais de velours de même couleur

poches de côté, velours et frange autour des basques; collerette montante et col rabattu à pointes fendues derrière et à revers devant; manches à coude ornées de velours, d'une frange et d'un nœud de ruban. — Chapeau de paille anglais à bavolet ondulé derrière, guirlande de



TOILETTES DE PROMENADE

que le tissu indien d'un biais de faille et d'un plissé formant tête au volant; grilles remontantes de chaque côté, composées d'une ruche marquée à plis creux; drapé retenu dans le bas par un nœud de ruban, traîne unie derrière. Casaque ajustée à longues basques garnies de

fleurs mélangées en dessous, plume de côté ramenée au-dessus de la passe et nœud de ruban derrière.

2. Costume négligé en mohair. La jupe plissée dans toute la hauteur; corsage à longues basques coupées, encadrées d'un biais de faille et



G. Gouin

A. Levy, imp. r. des Mathis, 86.

M. Goubaud & Fils 87, Paris

D. Sefranck

1148<sup>D</sup>

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de M<sup>me</sup> Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 7.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Eau de Cologne des Sultanes r. Vivienne, 33.

Eau Gouloise de M<sup>me</sup> V. Wolende, r. de Provence, 7. Veloutine-Viard, Pl. du Palais-Royal, 2.

le pied; est monté ouvert en ch  
sur les manches à coulde et  
une robe d'un pied et sous de

le pied en drap de m  
à la mode — 2. Soier de ca



de et colons noir. — 4. Écuy  
et en lain gris et à double sen  
pour l'habille de robe, et



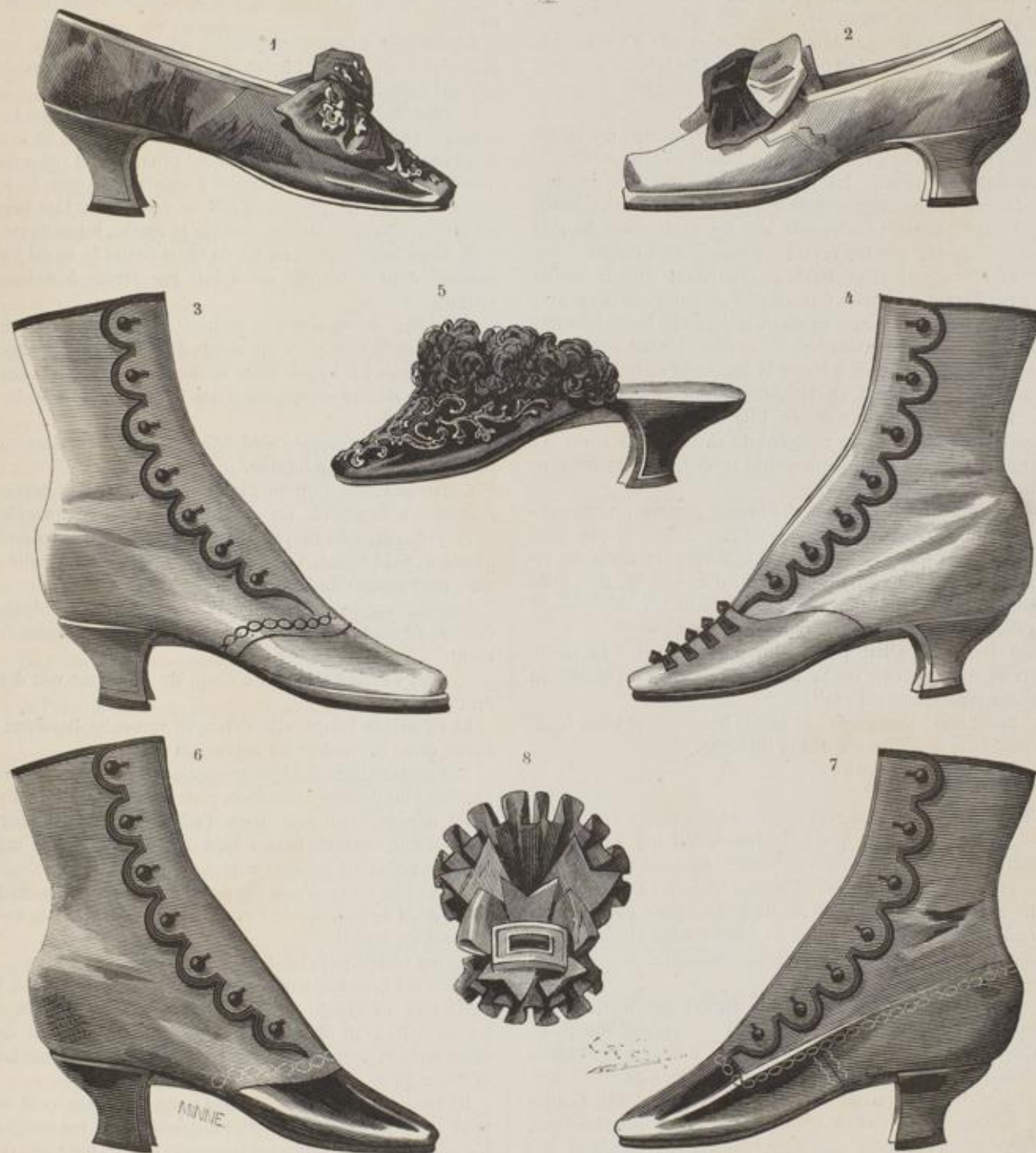
d'un plissé; col montant ouvert en châle et même plissé rabattu, parement au bas des manches à coude et plissé de faille. Écharpe de foulard écossais ornée d'un plissé et nouée de côté à l'orientale. Plissé de crêpe

lisse à l'intérieur du col ouvert et des manches. — Chapeau de paille à forme baissée devant et relevée derrière, garni d'un plissé, d'un foulard écossais, d'un nœud de velours derrière et d'une aigrette de côté.

## DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 419).

1. Soulier Louis XV en drap de soie; broderie d'argent sur le soulier et sur le nœud. — 2. Soulier de campagne en daim jaune, nœuds en

en chevreau brodé or, garnitures de plumes jaunes et noires. — 6. Écuyère en soie bronze et chevreau doré pour toilette de promenade. — 7. Écuyère



## SOULIERS ET BOTTINES

Nouveaux modèles de la maison Jouvenot (rue Saint-Honoré, 265).

daim et velours noir. — 3. Écuyère Louis XV pour excursion; elle est en daim gris et à double semelle de Liège. — 4. Botte Cracovienne, pour toilettes de visite, en drap de soie. — 5. Mule du matin

Louis XV en cuir jaune brodée de soie noire, avec forte semelle, pouvant servir pour bains de mer. — 8. Nœud de faille avec boucle pour souliers Louis XV.

## BENGALI

OU

## LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Elle s'était réfugiée auprès d'un mur, à l'ombre. Elle demeurait assise, ne cherchant qu'à éviter les regards. La vieille sauvagesse l'eut vite retrouvée.

— Or çà ! dit-elle, j'ai défendu qu'on touche à vos bijoux, ma mignonne, mais ce n'est point pour vous les laisser, soyez-en sûre.

— Madame, les voici !

En même temps, un éclair joyeux venait, comme un rayon de soleil après l'orage, ranimer l'esprit de la pauvre captive.

L'abominable femme lui parlait en anglais ! Elle pourrait donc fournir des renseignements sur le sort de Gustave Gérard, et, qui sait ? peut-être également sur les recherches dont on ne pouvait douter que les ravisseurs fussent déjà l'objet.

— Ah ! songeait miss Davidson, pendant que la vieille s'extasiait devant les perles fines dont était composée sa parure, si la promesse d'une rançon énorme décidait les méchantes gens à nous rendre immédiatement la liberté, mon père, mon cher père n'hésiterait pas à livrer la moitié de sa fortune !

Un éclat de rire, aigu au tympan comme celui d'une crécelle, interrompit la jeune créole. Elle avait pensé tout haut !

Kaly-Kouba répondit, en essuyant du revers de la main les coins d'une bouche continuellement inondée d'une salive rougeâtre :

— Une rançon ?... mais fût-elle grosse comme une montagne, tout en or, en diamants, en étoffes précieuses, que nous n'en voudrions pas !... Une rançon ?... Mais quel amas de richesses pourrait donc emplir notre âme d'une joie égale à celle de nous écrier bientôt tous ensemble : Enfin ! nous sommes vengés ! Mânes de Ben-Saïd, reposez en paix !

Miss Henriette allait parler. Un geste l'arrêta. La vieille ajouta avec des accents où la haine s'unissait à un sentiment religieux fanatiquement exalté :

— Non ! non ! jeune fille ; tu aurais beau dire et beau faire, la Vengeance doit passer avant la Richesse.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu le demandes ?

Et après réflexion, avec un contentement féroce :

— Au fait ! il se peut que tu l'ignores. Nul n'a pu te l'apprendre en route. Saïd-Yama et Bengali devaient se taire. Eux seuls et moi connaissons votre langue. Eh bien ! sache donc la vérité tout entière, car pour toi déjà le supplice commence : Ton père a contribué à la mort de notre ancien chef. On n'attend que ton frère pour vous sacrifier ensemble.

— Mon frère !

— Et maintenant que tu en sais autant que moi, ma mignonne, prononça d'un ton ironique la sauvagesse, bonsoir !

Kaly-Kouba, si elle n'était pas un peu folle, en avait quelquefois bien l'air. La possession des perles fines qu'elle accrochait à ses oreilles, à son cou, à ses bras, augmentait l'agitation de son esprit ; elle se livrait à toutes les contorsions qui, réglées dans de justes mesures, constituent la danse des Hindous.

Il y avait, à la voir, de quoi rire et de quoi hausser les épaules ; mais la prisonnière ne songeait pas à regarder cela.

Miss Davidson ignorait la méprise relative à Gustave Gérard. Elle devait prendre au mot les vindicatives paroles qu'elle venait d'entendre ; or, « on attend ton frère » signifiait clairement : « il est pris ou bien près de l'être. »

Alors, ce qu'elle avait trouvé de courage pour supporter un malheur personnel abandonna tout à fait la pauvre captive. Le chagrin, le besoin de pleurer l'étouffaient. Elle se prit à fondre en larmes.

Pendant cette scène, on avait allumé le feu devant chaque porte des huttes. Le kary se préparait avec du poisson frais et des feuilles de mabvah. Le pillaw, les agapès, devenaient sous les doigts agiles des ménagères d'excellentes choses dont l'odeur faisait d'avance pâmer d'aise les gourmands dont le type se retrouve au même degré dans les cinq parties du monde.

Les simples aliments empruntés aux produits de la nature jouissent d'une saveur inconnue au riche, et que le pauvre est souvent étonné d'être seul à apprécier.

La peur des reproches de Saïd-Yama, dans le cas où la prisonnière fût tombée malade, inspirait aux bandits et à leurs dignes compagnes une apparence de pitié. On lui présenta sur une feuille de bananier, en guise d'assiette, un peu de riz et une demi-noix de coco dont elle ne voulut pas. Une banane, un citron, quelques dattes, comme le matin, lui suffirent.

Il faisait encore jour. La fin du repas devint le signal d'amusements dont la créole ne devait pas tarder à devenir la victime.

On s'était provisoirement partagé les dépouilles apportées par la seconde barque. Pour mieux dire, les femmes sauvages s'en affublaient à l'envi. Elles se donnaient avec cela des airs de grandes dames européennes qui faisaient douter de la folie de Kaly-Kouba.

Une d'elles, nommée Zed-Naïr, parut la dernière sur la petite place du camp hindou.

C'était la veuve d'un homme qui avait eu la prétention de succéder à Ben-Saïd. Un combat singulier, comparable aux duels judiciaires du moyen âge, avait promptement décidé la question. Saïd-Yama, vainqueur, se voyait, depuis cette époque, chef unique de la tribu errante.

Zed-Naïr eut beau chercher, il ne restait plus rien des belles étoffes ; cependant elle n'était pas femme à se résigner facilement.

— Oh ! s'écria-t-elle tout à coup, de la même voix dont on dit : J'ai trouvé.

Et en même temps, elle s'élançait vers miss Davidson. Elle faisait mine de vouloir lui enlever sa robe.

Aux protestations de la jeune créole, toute la bande accourut, non pour lui donner assistance, mais bien décidée à se divertir à ses dépens. Indignée, hors d'elle-même, la malheureuse trouvait une énergie, hélas ! bien inutile contre une mégère que l'on redoutait presque autant que Saïd-Yama.

— Ah ! tu ne veux pas me donner de bonne volonté ce que j'ai le droit de prendre de force ? Attends ! attends ! tu vas voir ce qu'il en coûte !

Le feu n'était pas éteint.

Saisir un brandon tout enflammé, revenir vers miss Henriette avec l'évidente intention de brûler ses vêtements si elle ne les ôtait, avait été l'affaire d'un instant. Dieu sait ce qui allait arriver, lorsque des cris se firent entendre avec tant de violence qu'ils interrompirent toutes les gambades.

Ils venaient d'un enfant malade que Zed-Naïr avait oublié pour venir se mêler aux folles distractions de ses compagnes. L'amour maternel fut immédiatement le plus fort ; une cruelle épreuve attendait l'imprudente femme.

L'enfant n'avait guère plus de quinze à dix-huit mois. D'horribles convulsions lui faisaient jeter des plaintes qui, un moment calmées, recommençaient de plus belle. En vain Zed-Naïr le prenait dans ses bras, le pressait sur son sein, le couvrait de caresses, de baisers frénétiques, le petit malheureux se tordait et braillait comme si on l'eût écorché vif.

Un sentiment de compassion supérieur à la crainte avait entraîné miss Davidson comme tout le monde. On faisait cercle autour du groupe de la mère et de l'enfant.

Tel était l'intérêt porté à cette scène, que personne, à présent, ne s'occupait de l'étrangère, serrée au premier rang des curieux.

L'horrible crise fit bientôt place à un abattement complet.

A la rougeur qui animait surabondamment le visage du malade succédait une teinte blême, presque livide. Le regard, enflammé tout à l'heure, était devenu terne. Les pleurs mêmes, cessant de couler, ne se trahissaient que par les traces qui s'étendaient encore des yeux au menton. Le faible corps, d'une maigreur excessive, ne sortait de son immobilité que par un frissonnement du plus triste augure, et ses cris n'étaient plus que des gémissements.

On sait avec quelle promptitude s'alarment toutes les mères.

— Mon enfant! mon enfant va mourir! mon enfant est mort! s'écriait-elle d'une voix déchirante.

Et cette femme, qui naguère s'associait avec ivresse au martyre d'une pauvre captive, avec l'idée de frapper en elle un père qui en était idolâtre, offrait les signes d'un désespoir égal à celui qu'elle souhaitait à l'ennemi supposé de sa famille.

Miss Henriette ne prenait pas moins de part que toute l'assistance au profond chagrin de Zed-Nair; seulement, elle conservait une faculté de réflexion qui échappait aux autres témoins.

Un soupçon venait de traverser l'esprit de la jeune Anglo-Indienne.

— Madame, demanda-t-elle à Kaly-Kouba, qui seule, on s'en souvient, pouvait la comprendre, comment nommez-vous le mal auquel est près de succomber ce pauvre petit enfant?

— La fièvre.

— Il en souffre depuis longtemps?

— Depuis trois jours.

— Et quels remèdes ont été employés avec l'espoir de le guérir?

— Quels remèdes?

— Oui; que lui a-t-on donné à boire depuis qu'il est souffrant?

— De l'eau mêlée à du jus de citron.

— Et à manger?

— A manger! quand on est malade?

Et la vieille femme ouvrait de grands yeux et, pour ainsi dire, de grandes oreilles.

— Sans doute. On prend moins de nourriture et on la choisit. Mais pour conserver ou renouveler les forces que le mal tend à nous enlever, il faut bien manger quelque chose.

— Manger? oh! jamais! jamais! sans cela on périrait tout de suite!

Cette réponse, résultat d'un manque étrange de logique, frappa miss Davidson; mais bientôt une expression joyeuse ranimait son visage.

Elle se rappelait les soins prodigués avec succès par good Anna Trotting à de pauvres gens de Barrack-Poor qui, sans elle, seraient infailliblement morts de faim, en opposant une diète rigoureuse au malaise le plus insignifiant.

Dès lors, une espérance naquit dans l'âme de la jeune créole.

— Seigneur! accordez-moi la grâce de montrer à ces femmes comment ceux qui s'inspirent de vos divins préceptes savent se venger!

Zed-Nair, folle de douleur, versait des larmes de sang. Elle maudissait la Déesse de la mort. Ses bras, tordus par le désespoir, ne cessaient de menacer le ciel que pour étreindre avec une passion frénétique le fruit de ses entrailles.

Tout à coup, on vit Kaly-Kouba fendre la foule et s'approcher, en tenant la prisonnière par la main.

— Que voulez-vous? demanda Zed-Nair d'un ton farouche, insulter à ma douleur?

Miss Henriette s'était confiée à la vieille Hindoue, en la priant de lui servir d'interprète.

— Vous considérez déjà comme n'existant plus votre enfant, n'est-ce pas? dit miss Henriette. Voulez-vous me le confier? Une croyance populaire dans l'Inde attribuée aux Européens une certaine expérience dans l'art de guérir. Peut-être en sais-je assez moi-même pour oser vous promettre...

— L'existence de ma fille? Ah! prends garde! la déception qui suivrait une telle espérance passerait à mes yeux pour une atrocité que je te ferais cruellement expier!

La surprise, l'indignation, peut-être une secrète méfiance d'elle-même, étaient sur le point d'arrêter miss Davidson. Elle eut en même temps le courage et la générosité de ne pas retirer sa promesse.

— Je n'ai qu'un désir, répondit-elle, celui de rendre votre enfant à la vie; à deux conditions, cependant.

— Et lesquelles?

— Vous l'abandonnez sans retard à mes soins, et vous me laissez complètement libre d'agir à ma guise.

— Les moyens que tu prétends employer sont donc bien extraordinaires?

— Non; mais ils diffèrent essentiellement de ceux qui ne vous ont pas réussi; sans cela, quelles chances nous offriraient-ils?

— Sois donc libre. Voici le pauvre corps de ma fille. Tu as jusqu'à demain pour me prouver que tu n'es point une imposteuse...; oui, jusqu'à demain, car certainement si la chétive créature est encore vivante au moment où la hauteur du soleil désignera le milieu du jour, c'est que Chiva (attribut destructeur dans la trinité indienne) aura été, grâce à toi, vaincu par Wichnou (attribut conservateur). Alors, je ne douterai plus que les Deouta, bons génies (anges gardiens) attachés à chaque personne te protègent.

A ces mots, l'enfant passait des bras maternels dans ceux de la jeune Anglo-Indienne.

S'autorisant des conventions établies, celle-ci n'eut rien de plus pressé que de rendre au grand air, à l'activité naturelle, des membres que l'on tenait étroitement emmaillottés dans de grossières couvertures.

La compassion l'emportant sur sa répugnance, miss Davidson prit sur elle d'entrer dans la hutte, et là de choisir, parmi les aliments disposés d'avance pour le chef, ce qui parut le mieux convenir au petit être qui se mourait d'inanition.

Des noix de cocos étaient préparées. Elle en prit une et l'offrit aux lèvres de l'enfant; mais il était trop affaibli pour boire tout seul. Il fallut lui desserrer les dents et introduire doucement le lait doux et déjà réparateur.

La petite fille, en même temps frictionnée et traitée avec délicatesse, ne tarda pas à ouvrir les yeux. Ils brillèrent en apercevant le riz détrempe de lait qui se présentait dans le creux de la main en guise de cuiller. Un langage qu'elle ne comprenait point la surprit et même l'effraya d'abord.

Le riz, très-délayé, passait à merveille. Miss Henriette sentait à de légers mouvements, à une coloration presque imperceptible mais bien réelle du visage, comme à l'éclat du regard, qu'un peu de force revenait à l'enfant.

— Elle vivra! dit-elle. Ah! Seigneur! vous exaucez ma prière!

Le difficile était d'affronter, pendant les premières heures, le blâme exprimé tout haut par toutes les bouches. On critiquait amèrement un système que l'on traitait d'insensé, de contraire à tous les usages. Les symptômes heureux étaient considérés eux-mêmes à rebours.

Après avoir déploré une pâleur extraordinaire, on s'inquié-

taut de l'animation qui commençait à revenir. On oubliait que la mort, il n'y avait qu'un instant, semblait certaine.

Zed-Nair, fidèle à ses engagements, ne disait rien, ne faisait rien qui pût fournir une excuse à des moyens de guérison maladroits ou impuissants. Elle demeurait loin de la jeune créole. Elle affectait l'indifférence ; mais quiconque l'examinait aurait pu dire :

— Que la prétentieuse fille blanche ne réalise pas sa promesse, à coup sûr Zed-Nair ne manquera pas à la sienne !

Miss Davidson voyait bien ce qui se passait autour d'elle.

— On n'a pas une entière confiance en moi, songeait-elle. On me suppose même de vilains sentiments dont je suis incapable... Patience ! J'ai près de vingt heures devant moi, et l'enfant va, certes, déjà relativement mieux. Patience ! on me rendra d'autant mieux justice qu'on me la refusait davantage !

Malheureusement, la jeune captive ignorait une chose :

Kaly-Kouba exerçait parmi les bohémiens asiatiques la profession de médecin. La considération de la vieille femme se trouvait singulièrement menacée. Elle était donc intéressée à faire échouer les tentatives d'une audacieuse rivale.

## XXI

## Le châtement d'une méchante femme.

L'astucieuse Hindoue avait soigneusement caché son dépit et son inquiétude ; mais elle était d'une race à qui une action criminelle ne coûte pas même un scrupule, quand il s'agit d'une cause personnelle.

Les dispositions hostiles de la vieille sauvagesse devenaient d'autant plus dangereuses qu'elle seule parlant anglais, aucune parole saisie au hasard ne pouvait faire soupçonner une arrière-pensée dans son empressement à se mettre au service de miss Henriette.

Après quelques soins intelligents, un doux sommeil était venu s'emparer de l'enfant. La jeune garde-malade ne cessait de veiller avec sollicitude. Cela, en d'autres temps, eût inspiré de la jalousie à Zed-Nair.

L'espérance commençait à pénétrer l'âme de cette femme. Son œil fauve, ardemment fixé, de loin, sur la fille blanche, cessait d'être féroce. A l'étonnement succédait une impression vague, assurément plus favorable et qui ne demandait qu'à devenir de la gratitude.

La créature abjecte disparaissait devant la mère !

Mais pendant que les sentiments de Zed-Nair se modifiaient, la vieille Kaly-Kouba préparait son plan.

— Ce que vous entreprenez est pour tout le monde impossible, dit-elle à miss Henriette. Un peu d'aide, quand ce ne serait que pour vous procurer telle ou telle chose, ne doit point vous déplaire. Disposez de moi.

— J'accepte, madame, et vous remercie.

En conséquence, la perfide avait toute facilité de nuire au rétablissement de la malade.

— Qu'elle meure ! osait-elle se dire, que m'importe ? Le principal n'est-il pas que je conserve mon influence ?

Le réveil de l'enfant, le soin d'un second repas moins frugal que le précédent, exigeaient des allées et venues hors de la hutte.

— Allez chercher ceci, apportez-moi cela, je vous prie, ordonnait doucement miss Henriette.

Et Kaly-Kouba d'obéir.

Grâce à elle, des aliments de plusieurs sortes captivaient bientôt les regards de la petite fille ; mais rien de ce que désirait la jeune créole ne s'y trouvait ; et, comme elle manifestait son étonnement :

— Il n'y en a pas... il n'y en a plus... mais qu'est-ce que cela fait ? ce que je vous apporte est bon tout de même.

— Non ! non ! cela serait trop lourd, trop difficile à digérer pour un estomac délabré par une longue abstinence.

— Allez donc ! allez donc ! Si la bambine doit en revenir, ce n'est pas un peu plus, un peu moins, qui peut faire grand'chose !... Elle est forte. Elle a des dents à broyer des cailloux. Et quels yeux !... On dirait qu'ils veulent tout avaler !... Pas vrai, mignonnette?...

A ces mots, et comme entraînée à ne rien refuser, pour éviter les cris et les pleurs, Kaly-Kouba profitait de ce que miss Davidson avait le dos tourné pour emplir la bouche de l'enfant. Or celle-ci, excitée en même temps par un appétit féroce et par des choses pour lesquelles on connaissait sa préférence, ne devait garder aucune mesure.

— Malheureuse ! Mais vous voulez donc la tuer ? s'écria tout à coup la jeune Anglo-Indienne en repoussant la vilaine femme.

La jeune fille, accueillant à pleine bouche des mets dont elle se montrait toujours fort gourmande, en avait abusé. Le visage devenait pourpre. La voix s'éteignait dans une gorge enflée. Déjà l'enfant étouffait.

Pour toute réponse, un gros rire méchant et joyeux dilatait la bouche écumeuse de la vieille édentée.

Elle croyait sa cause gagnée. Elle comptait sans une présence d'esprit admirable. Miss Henriette, aidée en cela par de récents souvenirs, introduisit dans la bouche de l'enfant une des longues mèches de sa belle chevelure.

Le trop-plein de l'estomac fut aussitôt rejeté. L'accident demeura à peu près inoffensif.

La jeune fille, tout à sa besogne, n'avait pas remarqué la déception de Kaly-Kouba qui se trahissait en horribles grimaces qui la rendaient plus hideuse encore.

Elle murmurait en s'éloignant :

— Va ! va ! imprudente ! La science dont tu donnes la preuve ne sauvera pas l'enfant... J'ai échoué cette fois, mais le jour de demain ne la verra pas vivante !

Miss Henriette ne pouvait accuser la vieille femme que de maladresse ou de folie. Elle prit dans ses bras l'objet de ses soins, lequel, déjà, ne la regardait plus comme une étrangère.

On lui avait désigné une hutte construite exprès pour elle depuis son arrivée. On devait l'attacher à un poteau fixé au milieu. Zed-Nair obtint de Padmala, qui remplaçait le chef, une liberté bornée aux tentes environnantes.

Le crépuscule du soir avait succédé aux rayons du soleil couchant. C'était le signal d'une retraite générale. On redoutait des poursuites. Les sentinelles étaient postées à divers endroits du rivage circulaire. Les hommes, divisés en trois escouades, avaient mission de se partager cette corvée.

— Autour du camp, dans le cas où la prisonnière tenterait de s'évader, demanda Padmala, quelqu'un se chargera-t-il d'y veiller ?

— Moi !

— Qui, vous ? reprit-il, car tous les feux avaient cessé d'exister, et la lune dessinait à peine son disque au milieu d'un firmament plein d'étoiles.

— Kaly-Kouba.

— C'est bien ! Tu veilleras à l'extérieur autour de nos huttes.

Aussitôt le silence régna partout. On aurait entendu courir un écureuil ou voler un cacatoès autour du camp des bohémiens orientaux.

Cependant, si Zed-Nair avait renoncé à ses droits maternels depuis une demi-journée, et si elle se contentait d'un baiser lorsque la prisonnière emportait sa chère petite fille, le sacrifice ne pouvait la trouver longtemps aussi forte.

Vainement demandait-elle au repos assez de patience pour attendre au jour suivant. Le sommeil ne venait point, et l'obscurité se peuplait d'apparitions désolantes.

Enfin, n'y tenant plus, elle sortit de sa hutte et parvint, sans rencontrer âme qui vive, à celle qu'elle désirait visiter.

Emue, elle souleva une tenture grossière et, tremblante, elle s'arrêta sur le seuil.

Un rayon de la lune traversait justement les branchages qui improvisaient une toiture. Miss Davidson était endormie, et l'enfant auprès d'elle. Une grande sollicitude se révélait dans la manière dont elle avait disposé un amas de feuilles sèches. Ne gardant pour soi-même que l'absolu nécessaire, miss Henriette s'était encore privée, en faveur de la petite fille, d'un mouchoir étendu sous sa tête et d'une partie de son vêtement.

Les doigts de l'enfant ne quittaient pas ceux de la jeune créole, précaution délicate pour qu'au moindre signe de souffrance elle pût se réveiller et s'occuper d'elle.

Une main sur son cœur, qui battait à se rompre, Zed-Nair eût passé des heures entières à contempler le visage pâle de l'Anglo-Indienne à côté de celui de sa fille, à écouter, surtout, avec ivresse le bruit de leurs respirations, toutes les deux régulières, toutes les deux indiquant un sommeil réparateur.

— Éloignons-nous, dit-elle ; un rien pourrait les troubler ; et puis, s'il est vrai que la jeune créole soit protégée des Dieux, ma présence indiscrette n'aurait qu'à mettre les bons génies en fuite ou à exciter leur colère : tout serait perdu. Retirons-nous bien vite !

Elle regagnait sa demeure, quand un incident singulier captiva tout à coup son attention.

Une ombre dont on n'apercevait pas le corps avançait doucement à sa droite, un peu plus loin qu'elle, entre deux huttes. Aux craquements du sable foulé aux pieds, l'ombre disparut avec tant de précipitation, que le soupçon d'un vol commis ou prémédité devait immédiatement venir à l'esprit.

Zed-Nair eut beau chercher, elle ne rencontra personne ; mais elle trouva quelque chose.

Un des pendants d'oreilles que Kaly-Kouba s'était provisoirement adjugés, en attendant le partage officiel !... Cet objet, éclatant aux rayons de l'astre des nuits, n'était pas là tout à l'heure... La vieille traversait les huttes. Elle a dû me voir, me reconnaître... Au lieu de me parler, elle a fui. Que venait-elle donc faire, lorsque son devoir la retenait en dehors du campement ? Je la crois décidément un peu folle.

Et Zed-Nair alla demander au sommeil un repos qui ne fut pas de longue durée.

Une inquiétude extraordinaire l'arracha de nouveau de sa couche. Une voix persistante lui disait :

— Kaly-Kouba, jalouse d'un savoir médical dont on n'a pas toujours à se louer, ne peut voir d'un bon œil les prétentions de la jeune fille blanche.

Moins que cela suffisait à provoquer une seconde visite à la hutte où dormaient toujours miss Henriette et la petite malade.

Un quart d'heure avant, une ombre mystérieuse se glissait le long des tranquilles demeures.

Parvenue au delà du grossier lambeau de toile qu'il n'y avait qu'à écarter pour se trouver auprès de miss Henriette et de l'enfant, l'ombre prit une forme humaine. On put reconnaître alors Kaly-Kouba.

Un rictus diabolique dilata l'horrible bouche de la vieille femme, dès qu'elle se vit seule, bien seule, avec les deux objets d'une aversion impitoyable.

— Enfin, murmurait-elle, tout va donc selon mes vœux !... Toi qui oses me faire concurrence, tu peux dormir encore, et libre à toi de t'abandonner aux douceurs d'un beau rêve... Zed-Nair et la vengeance de nos frères se chargeront d'une besogne que je ne saurais impunément entreprendre... Mais toi ! reprit l'affreuse créature, en couvrant d'un œil injecté de sang la petite fille endormie, oh ! toi, qui, en échappant au

mal dont le remède se refuse à ma science, m'exposerais au mépris des miens... tu vas mourir !

Kaly-Kouba, penchée au-dessus de la jeune créole, comme une chauve-souris gigantesque, allongeait de grands bras, ouvrait de longs doigts crochus comme les serres d'un féroce et terrible vautour.

Encore une seconde, et l'Hindoue étranglait sans miséricorde une enfant dont le seul crime était de revenir simplement à la santé, à la vie.

Mais ce fut à elle de retomber à demi morte en arrière, avec un cri terrible auquel répondirent aussitôt toutes les voix de la tribu. Zed-Nair, arrivée au dernier moment, venait de lui asséner sur la tête un violent coup de hache.

Puis, mettant le pied sur une poitrine frémissante :

— Misérable !... Ah ! je ne me trompais donc pas en suspectant tes courses nocturnes. Comme tous les vieillards, tu pensais tout haut. J'ai entendu ton propre aveu. Tu voulais tuer ma fille... Eh bien ! c'est toi qui cesseras de vivre... Vous tous qui, avec moi, l'avez entendue, ou que la présence de cette misérable loin du poste qu'elle gardait si mal doit convaincre de sa perfidie, assistez à son châtement !

A ces mots, Zed-Nair se jetait sur son ennemie et, de ses deux mains crispées, lui serrait étroitement la gorge.

Une minute plus tard, Kaly-Kouba n'existait plus. Un seul cri d'horreur avait protesté contre cette action sanguinaire.

Il venait de miss Davidson.

Réveillée en sursaut, elle ne pouvait comprendre immédiatement que ce meurtre était aux yeux de tous un acte de justice. Une pantomime expressive l'eut bientôt édifiée. Elle frémit d'horreur.

— Mon Dieu ! murmurait-elle, comment est-il permis à des êtres humains de s'abaisser de la sorte au rang des animaux les plus féroces ?

La mort de Kaly-Kouba privait la prisonnière d'une interprète. Il est vrai que le retour à la santé de la petite fille avait presque l'importance d'une résurrection. Il élevait singulièrement la créole Anglo-Indienne dans l'estime des habitants de l'île des Caïmans.

— Demande-moi ma vie ! elle est à toi ! s'écriait l'heureuse mère, dans l'élan de son enthousiasme.

— Les Déouta sont avec la jeune fille blanche ! répétait la foule, en se tenant à une distance respectueuse.

Les obsèques de Kaly-Kouba eurent lieu bientôt après. Elles pouvaient se borner à un enterrement. Les parents de la défunte préférèrent confier ses restes au fleuve.

Le même usage exigeait au préalable un fort pincement du nez, une vigoureuse pression de l'estomac, l'aspersion du visage avec de l'eau froide, le tout afin d'être bien sûr que le trépas avait eu lieu ; mais, après ce qui venait de se passer, de telles précautions étaient inutiles.

Cependant, la famille de Kaly-Kouba ne pardonnait pas à Zed-Nair de n'avoir pas attendu le chef de la tribu pour se plaindre et obtenir vengeance.

N'osant pas attaquer ouvertement l'auteur du meurtre, les amis de Kaly-Kouba s'en prirent à la captive.

— C'est elle ! c'est cette pâlotte qui a causé tout le mal.

— Vous osez blâmer la protégée des bons génies, à qui je dois l'existence de ma fille ! se récriait énergiquement Zed-Nair.

— Ta fille ne valait pas pour nous la femme que tu as tuée. Il faut des représailles à une mort aussi injuste, et c'est sur la prisonnière que nous allons la venger ! dit Padmala.

Une demi-douzaine d'individus des deux sexes faisaient mine de vouloir s'emparer de miss Henriette. La pauvre jeune fille comprit bien vite l'affreuse vérité. Un mouvement instinctif la portait aussitôt à se réfugier derrière Zed-Nair, qui lui faisait déjà un rempart de son corps.

— Malheureux ! disait-elle d'une voix énergique, oubliez-vous le sacrifice de demain, auquel est destinée cette victime ? Vous n'avez pas le droit de la faire mourir ! entendez-vous ?

— Non ; mais celui de la tourmenter ! répondit Padmala.

A ces mots, écartant l'Hindoue, deux hommes s'emparèrent de miss Davidson. En même temps, on choisit un arbre auquel on attachait solidement la jeune créole par le cou, par les bras et par les jambes.

— Grand Dieu ! que voulez-vous faire de moi ? s'écriait-elle, sans espoir d'être entendue.

On ne voulait que l'effrayer et jouir d'un supplice moral. Elle s'en aperçut bientôt.

A quelques parents de Kaly-Kouba étaient venus se joindre une dizaine d'autres hommes. Tous avaient un arc et des flèches. La créole Anglo-Indienne se trouvait dans l'impossibilité de faire un seul mouvement. La tête elle-même, arrêtée à droite et à gauche par deux poignards enfoncés dans l'écorce, devait garder une immobilité parfaite.

Les bandits étaient des tireurs d'arc éprouvés. Le jeu cruel consistait à entourer de flèches le visage de miss Henriette, sans qu'une seule lui fit la moindre égratignure.

Une maladresse coûtait la vie à la jeune fille. Il y avait de quoi frémir.

Autant de cris d'épouvante, à chaque trait qui lui frôlait le visage, en venant contribuer à la formation d'une étrange couronne, autant de grossiers éclats de rire dans les rangs des curieux pressés autour de cet amusant spectacle.

## XXII

## Les préparatifs du supplice.

Cependant Zed-Nair, en se montrant plus calme, avait obtenu d'aller, comme tout le monde, assister à l'exercice des habiles tireurs.

Elle s'y rendait avec son enfant dans ses bras. Tout à coup, elle tressaillit en passant devant la dernière hutte qui la séparait de l'arbre fatal ; mais bien loin d'exprimer la crainte, l'émotion de l'heureuse mère appartenait à une satisfaction sauvage.

— Ah ! ah ! dit-elle, en répondant par un simple signe de tête à l'ordre de se taire que lui imposait à mi-voix quelqu'un de caché derrière cette humble demeure, c'est bien, Padmala est désormais un ennemi acharné contre moi. Tout pour me défendre est donc de bonne guerre. A nous deux !

L'attention générale était à son comble.

Aussitôt que les flèches fichées dans l'arbre suffirent à maintenir la tête, on supprima les poignards. L'ovale ainsi formé en manière de corbeille, au fond de laquelle apparaissait le pâle visage de miss Henriette, était complet, à l'exception d'un seul trait dont la place était vacante.

Il s'agissait de le placer à l'endroit exact. Ce soin revenait au farouche Padmala, lequel se glorifiait déjà d'un succès difficile et d'autant plus méritoire.

Campé sur la jambe droite, la gauche en avant, le front penché sur son arc, il visait avec un surcroît d'attention.

— Oui ! oui ! tâche de ne point manquer d'adresse ou laisse la besogne à un plus habile que toi, prononça une voix ironique.

Padmala, piqué au vif par ce doute injurieux, se retourna. Ses yeux lancèrent un éclair en reconnaissant Zed-Nair.

— Ah ! ah ! fit-il d'un ton aigre, tu oses douter d'une main aussi sûre que la mienne... Eh bien ! regarde !

Excité par cet incident, l'Hindou se hâta trop de lâcher la corde. Miss Henriette poussa une exclamation douloureuse. La flèche lui avait traversé le bout de l'oreille.

(La fin au prochain numéro.)

Alfred SÉGUIN.

## REVUE DES MAGASINS

Il n'est pas de femme charmante sans une taille irréprochable : aussi les femmes élégantes n'attacheront-elles jamais assez d'importance à la forme de leurs corsets. Sous ce rapport, la maison de PLUMET mérite la plus entière confiance ; ses corsets sont la grâce même et donneraient de l'élégance à la taille la moins bien faite.

Le *corset-cage* s'impose en cette saison pour les toilettes négligées comme étant d'une souplesse exceptionnelle ; pas un de ses ressorts qui puisse nuire aux mouvements et au jeu de la respiration : aussi est-il fort apprécié dans les pays chauds, où les indolentes créoles ne sauraient s'en passer. Le *corset sultane* et le *corset Élise* vont à ravir, ils moulent la taille dans la perfection et lui donnent la plus complète élégance ; qu'ils soient en fin coutil ou soie, ils sont ornements avec beaucoup de goût, et semblent destinés tout naturellement aux femmes du monde, qui aiment à être soignées dans les moindres détails de leur toilette.

Récompensés à l'exposition de Vienne, les corsets de la maison de Plumet sont aussi appréciés en France et à l'étranger qu'à Paris. S'adresser rue Vivienne, 33.

— Les toilettes d'été de mademoiselle Marie BATAILLON sont la poésie même, grâce à leur légèreté et à la fraîcheur de leurs nuances. Nous avons vu, dans cette maison, des robes de gaze de Chambéry sur transparent de foulard de même teinte, qui feront grand effet aux bals donnés par nos plus élégants casinos. Ces robes, souvent de deux tons, se composent d'une seule jupe garnie devant en tablier avec série de volants montant derrière jusqu'à mi-jupe ; une écharpe de crêpe de Chine assortie en complète quelquefois l'élégance. Personne ne sait mieux draper et mieux orner les toilettes que mademoiselle Marie Bataillon, dont le goût est aussi sûr que son imagination est intarissable.

En costumes négligés, les costumes de toile ornés de broderie anglaise ou de guipure Cluny et les costumes de foulard en toutes nuances nouvelles rivalisent de coquetterie. Toutes les toilettes noires sont encore surchargées de dentelles perlées de jais : c'est toujours ce qu'il y a de plus joli.

Beaucoup de toilettes de deux tons composées de la jupe, de la longue tunique et de la petite veste croisée à revers, à plastron avec boutons de nacre ou de fantaisie ; mademoiselle Marie Bataillon fait aussi de charmants costumes de voyage en laine beige et en mohair : on peut s'en assurer dans le coquet entresol de la rue Thérèse, 5.

## SPÉCIALITÉS

Pas une femme ne saurait résister impunément à la chaleur et ne garderait ainsi les plus grands charmes de la beauté sans le secours de la *Veloutine Viard*, qui conserve à la peau sa blancheur et sa transparence. D'une finesse presque miraculeuse, cette poudre est adhérente au visage et tient lieu de tous les fards ; elle finit par s'identifier si parfaitement au teint qu'il devient impossible d'en deviner la présence.

Il faut employer la *Veloutine Viard* chaque jour, mais avoir grand soin de l'unir avec une brosse douce afin qu'on ne puisse en soupçonner l'application.

Considérer cette veloutine comme un fard serait un grand tort : elle efface les rides et toutes traces de fatigues et de larmes, mais elle est avant tout hygiénique et embellit le visage au lieu de l'altérer ; elle est indispensable en été (surtout) et préserve de la poussière et du hâle causé par le soleil et le grand air.

La *Veloutine Viard* se fait de trois couleurs différentes, rose, blanche et jaune ; c'est-à-dire qu'il est une nuance pour les blondes rosées, les brunes au teint mat, et les brunes au teint doré.

S'adresser chez VIARD, parfumeur, place du Palais-Royal, 2.

— Il serait imprudent de s'aventurer en voyage où à la campagne sans emporter un ou deux flacons du *lait antéphélique* de CASOIS, qui non-seulement fait disparaître les taches de rousseur et le masque de grossesse, mais encore préserve le teint des moindres altérations. Bougeurs, rugosités, hâle de la mer s'effacent comme par enchantement sous l'application de ce cosmétique puissant, connu et apprécié du monde entier.

Il ne faut pas seulement considérer le *lait antéphélique* comme un moyen curateur, mais comme une eau de toilette excellente, le plus sûr des préservatifs. Employé assidûment, le *lait antéphélique* embellit le teint, l'empêche de s'altérer, et donne à la beauté un charme incomparable.

S'adresser au dépôt général, boulevard Saint-Denis, 26.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.  
L. ROUVENAT \*, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.